

SÉTIF : CAPITALE DE L'INCIVISME

Le code de la route bafoué

Tout le monde sait qu'un règlement dont l'application n'est pas contrôlée est systématiquement contourné, voire ignoré par une partie importante des personnes qui devraient le respecter.

Le Code de la route n'échappe pas à cette règle. La police est censée le faire respecter, mais soit elle manque de moyens soit cette mission ne fait pas partie de ses priorités, débordée qu'elle est par la petite et la grande criminalité surtout en ce mois sacré de ramadan.

Hélas, ce manque de contrôle induit un sentiment d'impunité, qui ouvre la porte à tous les excès. Et il faut bien constater qu'il a tendance à se généraliser, ce qui n'est bien sûr pas de nature à faire diminuer la criminalité routière, et donc le nombre des victimes de la route.

Sétif, capitale des Hauts-Plateaux. Elle passe aussi pour être la capitale de l'incivisme. Dans toute la région, elle n'a pas son pareil. Braver l'interdit, violer la loi, défier l'autorité, contourner ce qui est normal... Ce sont là certains des exploits dont les Sétifiens raffolent au point de dresser les ergots et de bomber la poitrine.

Devant la fourchette de décisions prises ces derniers temps, soit pour diminuer le nombre trop élevé d'accidents avec son corollaire de morts et autres handicapés physiques, soit pour redonner à la circulation sa fluidité, les Sétifiens sont restés sourds. Monté sur ses grands chevaux, l'incivisme est déjà entré dans les mœurs.

Ceinture de sécurité, absence de casque pour les motocyclistes, téléphone au volant, gros porteurs dans la ville aux heures de pointe, feux tricolores grillés... on s'en lave les mains ! Personne ne lève le petit doigt. Pourquoi d'ailleurs ces conducteurs ne sont pas inquiétés ? De quoi donner raison à l'autre qui clairotte à qui veut l'entendre — et même à qui ne veut pas entendre — que nous sommes ici à «Sétif Land», la ville de... l'incivisme et de l'impunité. Ici, violer le code de la route est perçu comme un acte de bravoure. Et seuls les



Qu'en est-il advenu des feux tricolores de la capitale des Hauts-Plateaux ?

Photo : DR

citadins, ceux qui pensent être les vrais des vrais ne respectent rien, semant, du coup, l'anarchie dans une ville qui peine à trouver un visage moderne.

A ceux-ci s'ajoutent les grossièretés et autres injures indignes de personnes «civilisées» qui fusent dans la circulation de la cité de... l'incivisme. A quand le retour à la morale ? En tout cas, à l'allure où vont les choses, ce n'est pas demain la veille. Car avec cette génération de citoyens de nom qui règne en maître, on ne peut espérer un changement de comportement de sitôt.

Extinction des feux

Depuis plusieurs semaines, les feux rouges sont en panne sur nombre de grandes voies de la ville de Sétif, multipliant les risques d'accidents. Qu'est-il advenu des feux tricolores de la capitale des Hauts-Plateaux ? Nombre de ces précieux outils de régulation du trafic sont hors d'usage, parfois dans des carrefours stratégiques. Automobilistes, motocyclistes et piétons sont alors livrés à eux-mêmes et la jouent au culot. Ce qui est le plus sûr moyen d'occasionner l'accident. Jeudi 4 août.

Il est 9h. Nous sommes au carrefour de la cité Tlidiène qui dessert la zone industrielle, la zone d'activité, le marché de gros des fruits et légumes et la localité de Ain Trik. A ce moment de la journée, la circulation est dense. De longues files de véhicules, de bus, motocyclistes et de piétons s'entrecroisent. Deux

motards s'activent à régler le passage et éviter les accrochages. «Nous sommes ici depuis 8h du matin pour régler la circulation. Les feux qui nous aidaient ne fonctionnent plus depuis plusieurs semaines. Nous n'en savons pas les raisons. Toujours est-il qu'il faut rapidement remédier à cette lacune», commente un des agents qui a préféré garder l'anonymat. «C'est très fatigant d'être tout le temps sous le soleil et la chaleur. Mais nous n'avons pas le choix. Sinon on n'en finira pas avec les accidents. C'est une situation qui n'a que trop duré», ajoute notre interlocuteur.

«Les feux tricolores ont disparu de la circulation. C'est un danger pour les usagers. Il revient à tout le monde de faire preuve de prudence», avertit un autre automobiliste. Notre interlocuteur a raison de s'inquiéter. Car c'est un vrai casse-tête lorsqu'on s'engage dans un carrefour aux heures de pointe car les policiers, eux-mêmes, sont souvent victimes de l'indiscipline et de l'incivisme.

Trottoirs et chaussées squattés

La ville de Sétif s'illustre négativement. Et pour cause. Les chaussées des grandes artères de cette ville sont prises d'assaut par les vendeurs qui étalent leurs marchandises à même le trottoir et même sur la chaussée. Ce qui rend difficile la circulation et constitue une véritable source d'accidents.

Un phénomène visible dans les grandes artères de la ville autrefois a enfin tendu ses tentacules dans celles

secondaires. Jours du marché comme ceux ordinaires, il est aisé de remarquer qu'en se promenant dans la ville, les abords des grandes artères sont occupés de façon anarchique par des vendeurs et autres agents économiques. Ils occupent la chaussée au mépris des règlements de la sécurité routière. Cela étant, la chaussée qui doit rendre fluide la circulation spécialement les jours du marché est encombrée. Occupés abusivement par les commerçants et les vendeurs ambulants, les trottoirs sont presque inexistantes dans la ville de Sétif. Les trottoirs aménagés et réservés aux déplacements des piétons sont en voie de disparition. Malgré les opérations initiées sporadiquement par la police, cette autre catégorie de commerçants continue de faire de la résistance.

D'autant plus que transporteurs, conducteurs et autres usagers de ces routes sont contraints de partager la portion congrue restante de ces artères. Bonjour les dégâts !

Cette situation est à l'origine de plusieurs cas d'accidents. Approché, ce vendeur indécrottable se entendre que c'est bien un acte d'incivisme et d'imprudence ce pendant ils y sont contraints par manque d'espace. Quant aux agents de sécurité, toutes les tentatives entreprises pour mettre fin à ce comportement ont été vaines.

La pratique restée impunie ne fait que gagner du terrain à Sétif. Face à cela les autorités locales sont interpellées pour mettre fin à ce désordre qui perdure.

I. S.

LE VIEUX MOULIN D'ECH-CHATT DE CONSTANTINE

Près d'un siècle de bons et loyaux services

Tout promeneur qui se trouverait, au hasard de ses pérégrinations, au cœur d'Ech-Chatt (partie haute de la souika, près de la falaise de Constantine), est interloqué par la présence à toute heure de la journée, en ce mois de Ramadan, d'une foule compacte essayant de se frayer un chemin devant une échoppe vieillotte. L'échoppe en question, d'où émanent continuellement de fines et denses particules qui enveloppent parfois le voisinage immédiat d'une pellicule de poussière brunâtre, ne serait rien d'autre, aux dires de son propriétaire, que le dernier moulin traditionnel encore en activité en Algérie.

Il s'agit, en tout cas, du plus vieux moulin de Constantine, voisin du très historique institut Ben Badis et de nombreux sites antérieurs au XVI^e siècle, comme la grande mosquée de Constantine, construite en 1136 à l'époque des Almoravides, la mosquée Sidi Bouanaba, Ezzelaïka (la rue glissante), et Dar Edebbagh (la maison du tanneur). Ce vieux moulin perpétue la même activité depuis près d'un siècle et connaît toujours une affluente intense, illustrant l'attachement légendaire des Constantinois aux traditions séculaires de leur ville.

C'est surtout la veille du mois sacré de ramadan que ce moulin devient une destination incontournable pour bon nombre de familles constantinoises qui y affluent en masse pour y faire concasser le blé vert destiné à la «sacro-sainte chorba» du f'tour. Le concassage du frik se fait, certes, dans de nombreuses autres échoppes à travers la ville, mais pour les familles bien imprégnées des traditions constantinoises, le passage par le vieux moulin d'Ech-Chatt s'impose comme un vrai rituel. «Si l'on n'y sacrifie pas, au moins une fois l'an, quelque chose d'essentiel fera défaut dans les préparatifs du Ramadan», affirme Houria B., une mère de famille venue moudre son blé. L'affluente record enregistrée par le moulin la veille du ramadan, ainsi que durant les premières journées du mois sacré, créent toujours une «belle pagaille».

La multitude de sacs ramenés par des clients, entassés les uns sur les autres et qu'il faut rechercher comme une aiguille dans une botte de foin (et que l'on perd parfois) ne décourage pas les «fidèles» des lieux qui continuent à le préférer à tout autre appareil. Il faut dire qu'avec près d'un siècle de service et d'activité continue, ce moulin a eu largement le temps de creuser son sillon et se faire une place bien méritée dans la mémoire collective de la ville. C'est en effet depuis 1910 que la famille Balhi perpétue sur quatre générations le métier de meunier et s'adapte aux changements induits par le temps et la technologie. Installé au rez-de-chaussée d'une vieille bâtisse toute en voûtes datant du XVI^e siècle, le moulin d'Ech-Chatt a cette particularité d'avoir su faire cohabiter en bonne intelligence les époques et s'adapter à leurs besoins sans en effacer aucune.

A côté du moulin central qui trône toujours au milieu du local et qui continue, affirme-t-on, d'être sollicité par les fellahs pour moudre leurs récoltes, une multitude de petits moulins électriques spécialisés a été installée pour répondre aux besoins nouveaux de la clientèle et sauver de la disparition une panoplie d'épices et de plats traditionnels.

On y moud en effet, outre le blé vert de la chorba, la farine de la b'sissa, et surtout toutes sortes d'épices et de fruits secs utilisés en grande quantité dans la pâtisserie traditionnelle comme les cacahuètes, les amandes, les noix, les noisettes et autres oléagineux. Aujourd'hui, certains membres de la famille Balhi, qui tient cette affaire familiale, sont des universitaires diplômés dans des branches scientifiques ou techniques, mais ils ne rechignent pas à se couvrir de poussière de farine pour donner un coup de main ou se consacrer carrément à l'affaire familiale à laquelle ils vouent un attachement indéfectible. En plus de moudre toutes sortes de grains et d'épices, y compris les petites quantités ramenés par des clients qui n'ont pas les moyens de les moudre chez eux, les propriétaires du moulin d'Ech-Chatt sont fiers de contribuer à la sauvegarde de certains plats traditionnels en voie de disparition comme le couscous de blé fermenté (*mziel* ou *mechroub*). «Je mets un point d'honneur à parcourir les campagnes pour passer des commandes de blé fermenté auprès des fellahs et les encourager, ce faisant, à perpétuer un métier en voie d'extinction», explique l'aîné des frères Balhi, rencontré sur place.

Les efforts et la ténacité de cette famille ont été récompensés d'une certaine manière, puisque le vieux moulin d'Ech-Chatt vient d'être classé patrimoine national.

APS